32e Année — 3e Série — Numéro 342 | Le Numéro double : 20 cent. à Paris, 25 cent. dans les Départements | Mercredi 8 Décembre 1886

FRANCIS MAGNARD
Rédacteur en chef

A. PÉRIVIER
Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION
DE MIDI A MINUIT, RUE DROUOT, 26

Les manuscrits ne sont pas rendus

PUBLICITÉ DE 1re ET DE 2e PAGE
26, rue Drouot

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

FERNAND DE RODAYS
Administrateur

ABONNEMENTS
Paris : *Trois Mois* ..... 16 fr.
Départements : *Trois Mois* ..... 19 fr. 50

ANNONCES, RÉCLAMES & PETITES GAZETTES
Dollingen Fils, Séguy et Cie
16, RUE GRANGE-BATELIÈRE ET AU FIGARO, RUE DROUOT, 26

RETRO NEWS

SOMMAIRE

AURÉLIEN SCHOLL : Chronique Parisienne.
ECHOS : Obsèques du général Pittié.
OCTAVE MIRBEAU : Le Calvaire.
La Crise.
1,200,000 francs pour le Mont Saint-Michel.
Le comte de Douville-Maillefeu.
En Bavière.
Correspondances de Londres, Bruxelles et Berlin.
NOUVELLES DIVERSES : Les faux Timbres-poste.
Premières représentations : *la Princesse Colombine* (Nouveautés).

Chronique Parisienne

Il y aurait un moyen bien simple de combler le déficit, ce serait de découvrir l'endroit mystérieux où on trouve de l'argent pour faire des journaux. Il y a évidemment quelque part un trésor caché, une mine où vont puiser ceux qui lancent tous les jours ces feuilles d'opinions diverses, dont les titres sont criés avec tant de zèle sur les boulevards. La corporation des vendeurs est plus complète que la troupe de l'Opéra, et si elle manque de ténors, elle abonde en barytons enroués et en basses laryngorrhagiques. Chacun de ces journaux, qui multiplient sans croître, répond à un besoin, celui du rédacteur en chef. Mais un homme sérieux, désireux de faire son chemin et de conquérir rapidement le portefeuille des postes et télégraphes, donnera toujours la préférence à un journal connu et réunissant un certain nombre d'abonnés. Est-ce à dire que les cinq cents journaux qui publient un premier numéro, quelquefois suivi d'un second, soient inutiles au progrès ? Loin de moi l'idée d'un pareil blasphème. Ce premier, cet unique numéro est envoyé en Angleterre, en Prusse, en Autriche ; il en arrive un exemplaire à Téhéran, un à Canton, un autre à Madagascar. Ces journaux sont comme les pollens emportés par le vent, et qui, tombant sur des îles désertes, nouvellement sorties du sein de la mer, les couvrent bientôt d'une luxuriante végétation. Un voyageur a rencontré sur les hauts plateaux de l'Afrique du Sud un colon qui renouvelle régulièrement encore aujourd'hui son abonnement au *Moustique*, journal qui a cessé de paraître depuis neuf ans. Ce planteur plein de foi s'imagine que c'est le gouvernement qui arrête le *Moustique* à la frontière et il attend patiemment la révolution qui lui rendra son journal.

Un interprète anglais, qui revient des confins de la Chine, m'a affirmé avoir vu aux mains d'un mandarin un numéro du *Tocsin*, journal qui a paru deux fois en 1871. C'était pendant le supplice d'un missionnaire. Le prêtre était cloué sur une planche. Les aides du bourreau lui avaient arraché les ongles des pieds et des mains, puis le nez et les oreilles, quand l'interprète risqua timidement une observation. Le mandarin déplia immédiatement son journal et lui dit, en indiquant du doigt un passage de la première colonne : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Si ce fait était plus connu, personne ne s'aviserait de contester la puissance de la presse.

Ce n'est pas une petite affaire que de fonder un journal.

Il faut d'abord du papier, on en trouve toujours ; un imprimeur, on en trouve trop.

Une fois le premier numéro crié dans les rues et hissé à la portée des voyageurs à quinze francs le cent qui font l'ornement de l'impériale des omnibus, le rédacteur en chef doit s'occuper du « duel » indispensable. Grâce à la nouvelle leçon de terrain, généralement adoptée, le duel a aujourd'hui une importance à peu près égale à celle d'une partie de piquet.

Après le mot : « Allez ! » prononcé par celui des témoins qui dirige le combat, les adversaires s'éloignent rapidement l'un de l'autre. Ils vont — mais dans l'autre sens.

Après un arrêt de défiance, pendant lequel les yeux se plongent les uns dans les autres, le plus fougueux des combattants avance d'un millimètre ; l'autre essaie de lui piquer la main et fait aussitôt un bond en arrière.

La piqûre à la main, c'est tout simplement la suppression du duel. Il est évident que, si un nerf ou une veine, un tout petit muscle ou un tout petit vaisseau est atteint, le sang coule — ce qui est le but cherché — le blessé a mal au doigt et les médecins déclarent que les chances étant devenues inégales, il faut mettre fin à cette horrible lutte.

Le temps est loin où, le feutre rejeté en arrière et la plume au vent, les adversaires se serraient de près et mettaient leur gloire à ne pas reculer. Je sais bien que « rompre n'est pas fuir », mais rompre depuis le Vésinet jusqu'à Saint-Germain, c'est véritablement une course à pied ; ce n'est plus une affaire d'honneur, c'est une affaire de jarrets. Et bientôt nous lirons un procès-verbal ainsi conçu : « Les adversaires auront la faculté de rompre, mais l'usage du vélocipède est interdit. »

L'histoire de la société française sous le Directoire, d'Edmond et Jules de Goncourt, commence par une phrase de la plus jolie allure : « Il y a, disent les auteurs, dans la succession des sociétés, des époques corrompues qui désarment les sévérités de l'histoire par la politesse du vice et la grâce de la décadence. »

La question se pose carrément. Désarmerons-nous les sévérités de l'histoire ? Et si nous les désarmons, sera-ce par la politesse du vice ? Je ne le crois pas. Par la grâce de la décadence ? Encore moins. C'est pourquoi il est bon de discuter le principe.

« Décadence » est bientôt dit. En quoi sommes-nous inférieurs à nos aïeux du temps de Louis-Philippe, à nos pères du temps de Napoléon III ? A moins qu'on ne fasse remonter la décadence à la mort de Louis XIV (encore peut-on soutenir qu'il est décédé à l'Odéon sous la direction Duquesnel), je ne vois de tous côtés que des progrès. Si tous les Français étaient préfets ou receveurs généraux, il n'y aurait qu'une voix pour exalter le triomphe définitif de la civilisation.

Par malheur, il se trouve encore des petits employés, des clercs d'huissier, des commis de magasin, et même, dit-on, quelques ouvriers, mais en bien petit nombre. Ce sont ces traînards qui contestent la perfection de la société contemporaine. Et je ne parle ni des balayeurs qui sont Luxembourgeois, ni des terrassiers qui sont Piémontais. « Un peuple, a dit Hobbes, ne peut être vraiment libre qu'à la condition d'avoir des esclaves. »

Les Français reçoivent, dès leur plus bas âge, une petite collection d'axiomes qui ont presque force de loi. On leur dit, par exemple, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. On invente la poudre, rien de nouveau ; les chemins de fer, le télégraphe électrique, rien de nouveau. Que faut-il donc pour qu'il y ait du nouveau ? L'adage n'est vrai que pour les auteurs dramatiques, qui abusent de la confiance publique en retapant continuellement les pièces d'Ancelot, de Scribe et de Rosier. Si on les prend la main dans le sac, ils répondent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'un d'eux en donne pour preuve que c'est Mme Putiphar qui a inventé le vestiaire.

On nous affirme aussi que les Français ne sont pas colonisateurs. Cette conviction a si bien pénétré les esprits que les Allemands, les Belges et les Espagnols s'installent dans toutes nos colonies comme en pays conquis par eux, et que si, par hasard, il se trouve un Français assez fou pour y tenter une entreprise ou y fonder un comptoir, toutes les langues de la tour de Babel lui crient à l'unisson : Allez-vous en, vous allez tout gâter, vous savez bien que vous n'êtes pas colonisateur !

Et le pauvre diable, qui se serait peut-être enrichi en Tunisie ou ailleurs, revient, la tête basse, faire faillite sur le sol natal.

Un autre axiome que les Français trouvent dans leur berceau, c'est qu'il y a des honnêtes gens dans tous les partis. C'est possible, mais il faut bien reconnaître qu'il y a des partis dans lesquels on trouve plus d'honnêtes gens que dans les autres. — Que chacun pense que c'est le sien, et tout le monde sera content.

Pour le moment, la France est libre, c'est convenu. Elle est libre jusqu'à ce qu'elle cesse de l'être. Mais c'est la tradition ; il n'y a là aucun symptôme de décadence. La masse cherche son idéal : un pays où il n'y aurait que des ateliers et des hôpitaux. Ce sont les flâneurs qui réclament les ateliers et les gens bien portants qui demandent des hôpitaux.

S'il y a décadence, ce n'est que dans le Trésor public, de plus en plus difficile à remplir, et dans le porte-monnaie des particuliers qui manquent à la fois des récoltes, les affaires, les manœuvres et les consommateurs. Il suffirait de dix milliards pour que tout reprît. Dix milliards, cela se trouve aujourd'hui dans le pas d'un cheval. Demandez plutôt à M. de Moltke.

La liberté seule triomphe. On a en même temps le droit de se réunir et celui de taper sur ceux qui se réunissent. Les femmes ne sont pas les dernières à monter à l'assaut. Une demoiselle a levé 36,000 hommes et elle les exerce au cinquième, rue Mazarine.

Quelle est, d'ailleurs, l'époque où l'on ne puisse trouver des signes de décadence ? De pauvres habitants de la Sologne ont dernièrement brûlé leur mère pour se chauffer ; mais c'est là un fait isolé et la Cour d'assises leur a démontré qu'il faut éviter d'employer ce genre de combustible.

Quelques femmes ont été coupées en morceaux. Où est le mal ? On peut voir dans ces accidents un exemple salutaire pour celles qui auraient des tendances à quitter le foyer familial. C'est là, du reste, un excès qui va cesser si, comme je l'espère, les financiers intelligents se mettent à suivre l'exemple du marquis de B..., célibataire endurci, qui vient d'ouvrir, en Seine-et-Oise, un asile pour les filles séduites et immoralement abandonnées. C'est comme un monastère laïque où elles peuvent cacher leur déshonneur et sécher leurs larmes.

Café au lait le matin, déjeuner en commun à midi ; dans le jour, promenades et jeux de jardin. Dîner à sept heures ; le soir, bal et concert. Elles ne s'ennuient pas, le marquis non plus.

La décadence n'est frappante que dans la grande vie. La brasserie a tué le grand restaurant. C'en est fini des lambris dorés sous lesquels le beefsteack et la truite atteignaient le prix du diamant. On vous servait cinquante carats de filet de bœuf, quarante carats de poisson et des vins recommandés par deux ou trois comètes ; mais le Parisien n'est plus assez riche pour payer sa gloire.

La vie a baissé de plusieurs crans. On soupe dans les brasseries. Choucroute et museau de bœuf ; lourdes bières qui épaississent le vieux sang gaulois et développent la ventrosité. Si le phylloxéra continue sa marche vers le Sud, les Espagnols seront tous blonds dans cinquante ans.

En attendant, M. Charles Floquet a été appelé à l'Elysée. Mais son vieux cri de « Vive la Pologne ! » est encore dans toutes les oreilles. Le jeune avocat républicain est parti de ce cri. Il s'est élevé jusqu'aux sommets ; *quo non ascendam ?* Et maintenant, c'est ce cri qui lui dit : Tu n'iras pas plus loin.

La Russie est un contre-poids indispensable ; on lui doit des égards.

Quelle que soit la décision de l'Elysée, il n'en est pas moins curieux de connaître la composition du cabinet Floquet. Je l'ai achetée fort cher à un jardinier de l'avenue Gabriel.

Toujours logique, toujours rectiligne, le président de la Chambre a proposé à M. Grévy la liste suivante :

Intérieur. — Boleslas Chapzki.
Justice. — Mickiewitz.
Instruction publique. — Casimir Bronski.
Commerce. — Miecislas Konski.
Agriculture. — Przemislas Wisniowiecki.
Marine et colonies. — Sigismond Batoriski.
Guerre. — Ladislas Puslowski.
Travaux publics. — Joseph Mirski.
Postes et télégraphes. — Venceslas Factoriski.
Affaires étrangères, président du Conseil. — Karlus Flokeski.

Avant de donner une réponse définitive, M. Grévy s'est réservé de consulter l'ambassadeur de Russie. Si sa réponse est favorable, le cabinet est fait et la crise conjurée. Les confiseurs sont dans l'angoisse.

Aurélien Scholl.

ÉCHOS

LA POLITIQUE

M. Floquet va avoir le pompon ; ne lui voulant aucun mal, je le plains sincèrement. Voyez, en effet, dans quelle impasse va se trouver acculé ce président qui présidait si bien et qui donnait, à ce qu'il paraît, des dîners aussi bien ordonnés, aussi bien menés que ceux d'Armand Marrast en 1848.

M. Floquet, dans le programme électoral qui lui a valu les suffrages des radicaux des Pyrénées-Orientales, demandait :

La suppression du Sénat,
La suppression du budget des cultes,
L'impôt sur le revenu,
L'élection des juges,
L'émancipation du travail (?),
La décentralisation administrative (sous cette logomachie se cache la mairie centrale de Paris).

Quant au Tonkin, M. Floquet déclarait l'expédition désastreuse, ce qui impliquerait l'évacuation. M. Floquet doit avoir en décembre 1886 les mêmes idées qu'en septembre 1885, mais il n'y a pas de majorité pour son programme dans la Chambre actuelle.

Donc, M. Floquet devra, la mort dans l'âme, essayer de gouverner avec les gauches *modérées et subir*, comme M. de Freycinet, les assauts de l'extrême gauche.

Ils sont là une centaine qui, semblables au chien du jardinier, empêcheront tout ministère de fonctionner d'une façon normale sans pouvoir gouverner eux-mêmes, puisque dans l'hypothèse de leur présence au pouvoir la droite s'alliera aux autres fractions de la gauche contre eux.

Le ministère Floquet, pour vivre, ne fût-ce qu'un an, sera donc obligé de faire une cote mal taillée et d'offrir aux appétits réformateurs et économiques de l'Assemblée un os — un gros os — à ronger. Pourvu que ce ne soit pas le budget des cultes ! Il serait fâcheux que l'application très correcte des lois du parlementarisme, d'où sont sorties la coalition de la droite avec des clémencistes et la chute du ministère, aboutît à ce désastre. — F. M.

La Température

La situation est aujourd'hui tout à fait renversée. Un régime de vents d'ouest nettement caractérisé s'établit sur nos régions. Le baromètre, encore élevé sur l'Espagne, est très bas sur le nord et le centre de l'Europe. En France, une période pluvieuse, avec température douce, est probable.

La température a monté à l'ouest et dans le centre du continent ; elle a baissé sur les Iles-Britanniques et en Russie. Le thermomètre marquait, hier matin : 2° au-dessous de zéro à Madrid : 0° à Berne, 5° au-dessus à Nice, 8° à Paris et 13° à Malte.

A Paris, après une matinée pluvieuse, le temps est redevenu beau dans la journée, et la pluie a recommencé à tomber vers cinq heures. Le thermomètre a atteint 10° ; le baromètre en forte baisse, à 748mm.

Arcachon. — Temps variable. Therm. 9° 5.
Monaco. — Très beau temps. Th. minim. ; 5° 4 ; maxim. : 11° 1. Barom., 760mm.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, courses à Saint-Ouen. Pronostics de la journée :

Prix de Boulogne : Calino.
Prix de la Douve : Kersage.
Prix de Trudaine : Célestin.
Prix des Dames : Bartolo.

A TRAVERS PARIS

Une dépêche de Rome annonce que le pape Léon XIII, qui avait été assez souffrant pendant toute la semaine dernière, va beaucoup mieux depuis lundi.

Il a donné hier plusieurs audiences.

Le prince Alexandre de Battenberg a quitté Paris hier matin et s'est embarqué à une heure pour Douvres où son frère Henry l'attendait.

Le prince Alexandre doit assister au baptême de l'enfant de son frère et de la princesse Béatrice.

M. de Brazza s'embarque demain à Bordeaux après un séjour d'une année en France.

M. de Brazza a réussi, pendant cette année, à mettre en rapport notre nouvelle colonie du Congo avec la plupart des grands établissements industriels français.

A la Société des Gens de Lettres.

M. Paschal Grousset vient d'être admis en qualité de sociétaire, on pourrait dire réadmis, car il faisait partie de la Société des Gens de Lettres avant la Commune, et il en avait été rayé au lendemain de sa condamnation à la déportation.

La Commune d'ailleurs n'a pas porté bonheur à Paschal Grousset. Ses camarades des journées de mai sont devenus députés, ambassadeurs ou ministres : lui se contente d'écrire, sous le pseudonyme de Philippe Daryl, des articles littéraires très remarqués.

On parle à mots couverts dans le monde diplomatique d'une scène qui a eu tout dernièrement pour cadre la gare d'une grande ville du nord de l'Europe. Personnages : Deux femmes de deux jeunes diplomates français.

L'explication aurait été si vive, que les employés de la gare auraient été obligés de s'interposer. Cause de la querelle : la jalousie.

Le nouvel académicien, M. Gréard, a présidé hier l'ouverture de la session du Conseil académique.

Des renseignements assez curieux ont été donnés par lui sur le mouvement des élèves dans les lycées et collèges du ressort.

Le nombre des élèves dans les collèges a diminué de 36. Au contraire, il a augmenté de 425 dans les lycées de Paris. L'accroissement le plus fort est pour le lycée de Passy.

Pour les jeunes filles, le lycée Fénelon, à Paris, compte 57 élèves de plus que l'an dernier. Celui de Reims a doublé le nombre de ses pensionnaires.

La session du Conseil académique sera très courte cette année. Le budget de l'enseignement supérieur n'a pas été voté par la Chambre et ne sera pas discuté avant l'année prochaine. On ne peut donc s'occuper en ce moment d'aucune réforme et d'aucun projet.

La crise politique entrave tout.

On nous annonce la mort subite de M. Léon Huet, ingénieur civil des mines, et vice-président du syndicat des entrepreneurs de travaux publics de France. M. Huet était l'organisateur le plus actif de la réunion annuelle des grands entrepreneurs français à l'Hôtel Continental, sous la présidence de M. de Lesseps.

Obsèques du général Pittié.

L'église de la Madeleine était pleine et un grand nombre de personnes ont dû rester sous la colonnade, aussi devons-nous renoncer à citer des noms. Toutes les illustrations de l'armée, des lettres et de la politique étaient là.

Le deuil était conduit par les deux fils du défunt. Les généraux Saussier, Billot, Derroja et Grévy, l'amiral Martin et M. Arsène Houssaye tenaient les cordons du poêle.

Le président de la République s'était fait représenter par M. Wilson.

Un des premiers venus à l'église était le général Boulanger. Presque tous les ministres d'ailleurs avaient tenu à rendre un dernier hommage au regretté secrétaire du Président de la République.

MM. de Freycinet et Granet, empêchés, s'étaient fait représenter, le premier par M. Lecomte, attaché au cabinet, le second par M. Violet, chef de cabinet.

Après le *Miserere*, admirablement chanté par M. Dubulle, le cercueil a été transporté sous le porche et quatre discours ont été prononcés par le général Saussier, au nom de l'armée ; par M. Jules Claretie, au nom de la Société des Gens de Lettres ; par M. Arsène Houssaye, au nom des amis de la famille ; par M. Dolligny, au nom de la Société Nivernaise.

Les jeûneurs.

Merlatti entre aujourd'hui dans son quarante-troisième jour d'abstinence et s'obstine à aller jusqu'au cinquantième. Il n'éprouve, dit-il, un peu de douleur que dans les jambes.

Quant à Succi, qui n'en est qu'à son neuvième jour, il est aussi vaillant que possible. Il a pris hier trente grammes d'une seconde liqueur qui, cette fois, sera analysée.

***

Depuis la dissolution du comité médical de Merlatti, de vaines tentatives ont encore été faites pour lui faire rompre son jeûne.

On a voulu lui parler de la possibilité d'une intervention pour l'alimenter malgré lui. Cette sorte de menace a déterminé une crise d'excitation qui s'est traduite par un relèvement très notable des forces.

Plusieurs conseillers municipaux, entre autres le docteur Chassaing et le docteur Navarre, ont voulu juger de l'état de ce singulier type d'hystérique, — ils ne l'ont point trouvé inquiétant.

Nous avons publié, dans notre Supplément littéraire du 20 novembre, la traduction d'un chapitre du volume de l'archiduc Rodolphe : « Récits et impressions de chasse. »

Voici un extrait d'une lettre adressée à ce sujet à notre collaborateur Jacques St-Cère, qui avait traduit le chapitre en question, elle est écrite par le comte de Bombelles, grand-maître de la cour de l'archiduc :

Mgr l'archiduc Rodolphe a été très flatté de voir la traduction de son article dans un journal aussi répandu que le *Figaro*, et me charge de vous en exprimer toute sa reconnaissance.

On nous communique la lettre suivante :

Pnom-Penh, le 23 octobre.

La situation actuelle au Cambodge n'est guère brillante ; on parle d'évacuer les troupes sur la Cochinchine et ne laisser ici que cinq cents hommes d'infanterie de marine. L'évacuation des tirailleurs annamites commence mercredi, 28 du courant. Presque tous les postes vont être supprimés, et cela malgré la présence, dans toutes les provinces de ce pays, de plusieurs milliers d'insurgés, bien armés, équipés et possédant canons et munitions en quantité suffisante.

Les motifs de l'évacuation seraient, dit-on : 1° L'épuisement des fonds du protectorat et, par suite, l'impossibilité de payer les indemnités allouées aux troupes, fonctionnaires, employés, etc. La Cochinchine, de son côté, refuse de venir en aide au protectorat, ayant déjà avancé des sommes qui sans doute ne lui seront pas remboursées ;

2° Le gouverneur, en venant au mois de juillet à Pnom-Penh, avait fait au roi les promesses les plus flatteuses pour ce monarque, notamment la restitution de sa couronne, la remise de l'administration, la perception des impôts et, enfin, l'annulation presque totale du traité de juin 1884 (œuvre de M. Thompson). Le roi demande en plus l'évacuation presque totale des troupes qui, à son dire, empêcheraient la pacification et la soumission des chefs rebelles.

En ce moment, des missions pacificatrices sont parties dans toutes les directions armées de carabines Gras, entièrement neuves et reçues il y a trois mois pour être remises à la milice cambodgienne dissoute le 1er septembre ; la plupart de ces armes ne reviennent pas à Pnom-Penh, elles passent entre les mains des rebelles qui s'en serviront avec plaisir contre nous, et cela sans doute dans un temps assez rapproché.

Un employé des postes, qui compte vingt ans de service, a eu le courage de copier les différentes façons d'orthographier les rues de Paris qui lui sont passées sous les yeux. Voilà, par exemple, ce que nous copions sur son carnet à la page rue des Saints-Pères :

Rue des saint pères. — Rue des cinq pères. — Rue des cinq paires. — Rude et sain père. — Rut des cinq pères. — Rude essaim perd. — Rudesse impaire. — Rude est-ce impair. — Rue des seins pairs.

(A suivre.)

La version nouvelle des *Evangiles* de M. *H. Lasserre*, qui excite une certaine sensation, est éditée par la Librairie *Palmé*.

HORS PARIS

Les mémoires du comte de Beust paraîtront le 1er janvier, à Stuttgard, sous le titre : *Histoire de soixante-quinze ans*. Ils ne seront pas seulement biographiques, mais traiteront de toute l'histoire moderne.

L'ouvrage est inachevé, la mort l'ayant interrompu.

Après l'audience particulière accordée dimanche dernier, par l'impératrice d'Allemagne, à M. Herbette, ambassadeur de France, l'Empereur et l'Impératrice ont reçu Mme Herbette.

NOUVELLES A LA MAIN

Politesse courante.

Boireau se retire vers minuit, faisant force salutations à la marquise.

— Adieu, marquise, adieu, adieu, adieu encore, on ne saurait trop vous dire adieu !

Depuis un mois d'Ennery ajournait, chaque semaine, son départ pour Antibes.

— Enfin, lui dit Crémieux, quand partez-vous ?

— Plus tard... en huit !

Le Masque de fer.

LE CALVAIRE

Demain paraît la dixième édition du *Calvaire*, de M. Octave Mirbeau, avec une préface dont M. Ollendorff veut bien nous donner la primeur. On sait que lors de la publication du *Calvaire*, dans la *Nouvelle Revue*, la direction de la Revue n'avait pas cru pouvoir insérer le livre II du roman, étude cruellement réaliste de la guerre de 1870. Ce livre, paru dans le volume, a soulevé en effet des polémiques passionnées auxquelles répond la préface vigoureuse et éloquente que l'on va lire.

Le Calvaire a été fort malmené par les patriotes — ces gens-là ne plaisantent point — aussi malmené qu'un tonneau de bière allemande — ce qui serait pour blesser mon amour-propre — ou qu'un opéra de Wagner — ce qui serait pour l'exalter. Les patriotes ont détaché de mon livre un court chapitre, où il est question de la guerre, douloureusement (peut-être eussent-ils désiré que j'en parlasse gaîment, comme d'un vaudeville et d'un ballet), et c'est sur ce chapitre seul que leur verve s'est exercée, ce qui a fait croire à ceux qui ne l'avaient pas lu que *le Calvaire* est un roman militaire. Les épithètes vengeresses, les qualificatifs justiciers ne m'ont point été épargnés. Il y a eu aussi des déclarations inattendues, gonflées du patriotisme le plus impatient : quelques-uns voulaient mourir, pour la patrie, dans les vingt-quatre heures, le rire aux lèvres, afin de me bien prouver que la patrie n'était point morte et que je ne l'avais pas tuée. J'ai lu, à ce propos, des phrases admirables et dignes d'entrer, encore tout humides d'encre, dans l'impartiale et définitive Histoire. Je conviens que cela fut un beau spectacle et surtout un spectacle consolant.

De tout ce qui a été écrit sur *le Calvaire*, il résulte que je suis un sacrilège, parce qu'aux implacables férocités de la guerre j'ai osé mêler la supplication d'une pitié ; que je suis un iconoclaste, parce qu'en voyant la ruine des choses et la mort des jeunes hommes, mon âme s'est émue et troublée ; que je suis un espion allemand, parce que j'ai voulu regarder en face la défaite ; que je suis un réfractaire, parce qu'on suppose que mon roman sera traduit en allemand, ce qui, jusqu'ici, n'était pas encore arrivé à un ouvrage français... J'en passe... Les plus bienveillants ont prétendu, avec des regrets tristes, que je suis un inconscient et un fou, parce qu'on ne doit jamais écrire ce qui est vrai, et qu'il faut, sous l'enguirlandement hypocrite de l'écriture, si bien dissimuler la vérité que personne ne puisse la découvrir jamais. Enfin, il est avéré que j'ai commis là une œuvre criminelle, anti-française, ou, tout au moins, imprudente...

Des personnes qui me veulent du bien m'ont conseillé de répondre... Répondre à qui, à quoi ? Et que dirai-je ?.. J'avoue que je ne comprends rien à ces reproches, et je serais étonné prodigieusement d'avoir encouru tant d'accusations, si je n'étais au fait, depuis longtemps, des habitudes d'un certain journalisme parisien, des choses qu'il respecte aujourd'hui et qu'il honnit demain, sans savoir exactement pourquoi, sinon qu'il y a des abonnés et qu'il les faut satisfaire.

Aucun, parmi les plus farouches des patriotes, n'a suspecté le patriotisme de Stendhal, pour ce qu'il écrivit la bataille de Waterloo ; tous vantent l'ardent amour humain qui dicta à Tolstoï ses pages enflammées contre la guerre ; je n'ai pas entendu dire que le moindre reporter soit descendu au fond de la conscience de M. Ludovic Halévy et lui ait reproché l'*Invasion*, un livre sombre et terrible, malgré les enveloppements de la forme, malgré l'esprit de parti politique qui l'anime. Que dirais-je de plus ?... Je n'ai point fait un livre sur la guerre ; j'ai, dans un chapitre où sont contés avec douleur les navrements d'une armée vaincue, développé la psychologie de mon héros, qui est une âme tendre, un esprit inquiet et rêveur. Voilà tout.

Et puis chacun entend le patriotisme à sa façon.

Le patriotisme tel que je le comprends ne s'affuble point de costumes ridicules, ne va point hurler aux enterrements, ne compromet point, par des manifestations inopportunes et des excitations coupables, la sécurité des passants et l'honneur même d'un pays. Car nous en sommes là, aujourd'hui. Au jour des fêtes nationales, des deuils publics, des événements qui jettent les foules dans les rues, on tremble que le patriotisme ne fasse une de ces frasques dangereuses qui peuvent amener d'irréparables malheurs.

Le patriotisme, tel que je l'aime, travaille dans le recueillement. Il s'efforce de faire la patrie grande avec ses poètes, ses artistes, ses savants honorés, ses travailleurs, ses ouvriers et ses paysans protégés. S'il pique un peu moins de panaches au chapeau des généraux, il met un peu plus de laine sur le dos des pauvres gens. Il s'acharne à découvrir le mystère des choses, à conquérir la nature, à la glorifier dans ses œuvres. Il tâche d'être, grâce à son génie, la source intarie de progrès où les peuples viennent s'abreuver. Et s'il ne ressemble pas aux brutes forcenées, aux criminels iconoclastes, brûleurs de tableaux, démolisseurs de statues, qui ne peuvent comprendre que l'Art et que la philosophie rompent les cercles étroits des frontières et débordent sur toute l'humanité, il sait, croyez-moi, quand il le faut, se « faire casser la gueule » sur un champ de bataille, comme les autres et mieux que les autres.

Octave Mirbeau.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

Le *Figaro illustré* est actuellement dans toutes les librairies, dans toutes les gares, dans tous les kiosques, et notre service de vente a été organisé de la façon la plus complète. Néanmoins, ceux de nos lecteurs qui habitent la campagne peuvent éprouver quelque difficulté à se le procurer. C'est plus particulièrement à leur intention que nous insérons aujourd'hui, à notre huitième page, un bulletin de souscription accompagné du sommaire.

Ce bulletin, qu'il suffira de remplir, devra être adressé à l'administration du *Figaro*. Il y sera répondu par le plus prochain courrier.

LA CRISE

Le président de la République continue à jouer son rôle constitutionnel, il cherche à dénouer la crise ! Mais il convient d'ajouter qu'il n'est pas très heureux et qu'il n'aboutit à aucun résultat pratique.

Certes, M. Grévy, auquel on pouvait reprocher un peu de sans-façon, se remue beaucoup depuis 48 heures, il voit du monde. Il reçoit des personnages politiques ; hier, par exemple, il s'est entretenu avec MM. Le Royer, président du Sénat, Henri Brisson, Jules Ferry, Paul Devès et Charles Boysset, membres de la Chambre ou du Sénat.

Le président de la République a longuement causé avec tous ces messieurs. Il a parlé de la situation parlementaire et il a recherché les moyens de mettre fin à la crise ministérielle. Conversations banales et obligatoires qui se produisent à chaque chute de cabinet et qui ne prouvent pas grand'chose.

***

A la Chambre, M. de Freycinet a fait voir sa petite tête blanche. Le président du Conseil, quoique démissionnaire, a voulu sans doute prouver qu'il s'intéressait encore aux débats du Parlement. Il a assisté à la séance entière, assis sur le banc gouvernemental, ayant à ses côtés MM. Develle et Goblet.

On parle beaucoup dans les couloirs du ministère Floquet ; on en donne même une composition qui paraît sérieuse :

Présidence du conseil et intérieur : M. CH. FLOQUET.
Affaires étrangères : M. l'amiral JAURÈS.
Finances : M. ROUVIER.
Instruction publique, beaux-arts et cultes : M. SPULLER.
Justice : M. EDOUARD MILLAUD.
Travaux publics : M. ETIENNE.
Guerre : le général BOULANGER.
Marine : l'amiral AUBE.
Postes et télégraphes : M. GRANET.
Commerce et industrie : M. LOCKROY.
Agriculture : M. CHARLES BOYSSET.

Et pas le moindre sous-secrétaire d'Etat !

Mais on ajoute aussitôt que la fraction la plus importante de la majorité républicaine est peu satisfaite de la part